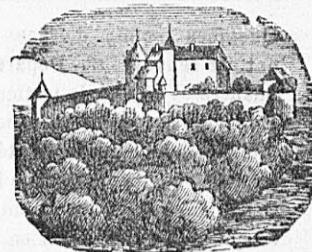




LA GRUYÈRE



ABONNEMENTS

Suisse . . . 1 an, Fr. 4.50
 » . . . 6 mois, » 2.50
 Etranger : 1 an, » 9.—
 » . . . 6 mois, » 5.—
 payable d'avance.

Prix du numéro : 5 cent.

On s'abonne dans les bureaux de poste.

JOURNAL INDÉPENDANT, POLITIQUE ET AGRICOLE

Paraissant le mercredi et le samedi.

Supplément bimensuel gratuit : "L'ÉCHO LITTÉRAIRE."

Imprimerie et Administration : Rue du Tir 131, Bulle.

HORAIRE D'HIVER : BULLE, dép. 6⁰⁷ 10⁰⁰ 2³⁸ 5⁰⁵ 8⁴⁷ — BULLE, arr. 8⁵⁵ 12⁵⁵ 4²⁵ 8²⁵ 10³²

ANNONCES

District de la Gruyère: une seule insertion, 15 c.; annonces répétées, 10 c. Canton et Suisse, 15 c. Etranger, 20 c. la ligne ou son espace. RÉCLAMES: Suisse, 30 cent. Etranger, 40 c. la ligne.

S'adr. à l'Agence de publicité Haasenstein et Vogler, Grand'rue 29, à Bulle, ou à l'Impr. de La Gruyère.

au bureau du journal.

VARICES
 HÈRES - PHLÉBITES
 aies, jambes ouvertes
ASSURÉE
 par le
 ivariqueux 1 fr. la boîte
 avec la
 le antivariq. 1.50 le pot.
 Vente exclusive :
DRNHABER droguiste
 diplômé
 de la Tour-Maitresse, Genève.

A VENDRE
 ts *agots* noués de sapin et
 ns à domicile si on le désire.
 à M. GREMAUD, scieur, au
 na.

mettes Couronne.
 grandes boîtes Fr. 6.50
 médailles, caisses à

13.20
 sive d'amoriac de 1^{re} qual.
 e 1/2 kg, avec cadeau 4.25
 e 1/2 kg, liesue en poudre 3.20
 1/2 kg, de graisse pour cuir 3.40
 de graisse de char 1^{re} qual 1.85
 Import. Winiger, Boswil.

écrites de comptabilité amé-
 és garanti. Prospectus gratis.
 , expert compt., Zurich. B91

RODUIT QUI N'A PAS
 sa réputation
 toujours
 grandissante
 c'est bien notre
 merveilleux

ON DES VOSGES
 contre
 rhumes, toux,
 catarrhes, etc.
 Goût
 agréable.

Déposé [H238X
 onbon ne portant pas le mot VOSGES
 de B. et P. est une imitation injurieuse
 gros : BRUGGER & PASCHE,
 ue de confiserie, Genève.

VENDRE

a grand village
e auberge
 écurie, verger, jardin, lumière
 u de quilles
 par écrit à l'Agence Haasen-
 er, Fribourg, sous chiffres H

vendre

re très fréquent de la Gruyère,
e auberge
 écurie, jardin, quelques poses
 tité de paiement.
 par écrit sous H697F à
 publicité Haasenstein et
 ribourg.

antis fromagers

e plusieurs garçons robustes de
 our la France et le canton de
omme apprentis froma-
 sser avec bonnes références à
 s, laitier à la Brévine Ct. de

is étalons

aprouvés et primés sont à
 r pour informations à M.
 de la Paix, 75, Chaux-de-

erge ou Café

à louer pour le 1^{er} avril.
 nt on achèterait.
 sous chiffres H764F à l'Agence
 Haasenstein et Vogler, Fribourg.

ndre ou à louer

Gruyère, une belle forge
 avec logement, et si l'on dé-
 e terre.
 au bureau du journal.

ERES, IMP.-ÉDITEURS — BULLE

BULLE, le 1^{er} mars 1907.

Choses et autres.

Il y aurait une statistique à faire, très intéressante, mais peut-être un peu difficile. Il s'agirait de savoir quelle somme d'argent quitte le pays pour aller garnir les poches des chevaliers d'industrie plus ou moins avérés, qui nous inondent de leurs prospectus.

Il est vrai que ces prospectus sont très alléchants, ayant toujours une petite allure scientifique et signés de noms soi-disant illustres.

A ce sujet, je reçois la lettre suivante, et la petite histoire qu'elle contient est trop suggestive pour ne pas en faire bénéficier les lecteurs de la Gruyère.

Des bords de la Sarine.

Monsieur,

« Il faut que je vous raconte une petite aventure vraiment intéressante et absolument authentique.

« Un charmant jeune homme du village de H..., aimable, et qui passe pour avoir de l'esprit, a enfin rencontré la jeune fille capable de l'apprécier.

« Mais le cœur de sa Dulcinée lui reste rebelle.

« Notre jeune homme, qui possède de l'instruction, ne se laisse pas embarrasser pour autant.

« N'a-t-il pas vu dans son Magazine

FEUILLETON DE LA GRUYÈRE

LE 41

Crime d'Orcival

PAR

ÉMILE GABORIAU

— J'ai dit ruiné, insista-t-il en riant très fort, tout ce qu'il y a de plus ruiné, ruiné à plates coutures.

— Ah! tu veux te moquer de moi, tu plaisantes!...

— Jamais je n'ai parlé si sérieusement, reprit Hector. Cela te semble invraisemblable, n'est-ce pas? Eh bien! c'est pourtant très vrai.

Les grands yeux de Jenny interrogeaient toujours.

— Que veux-tu, continua-t-il avec une superbe insouciance, la vie est comme une grappe de raisin qu'on mange lentement grain à grain ou dont on exprime le suc dans un verre pour le boire d'un trait. J'ai

« qu'une fameuse Sybille de New-York
 « a des miroirs qui donnent à tout
 « amoureux, lorsqu'il les présente à
 « l'improvisiste aux yeux de son Égérie,
 « le don d'attendrir instantanément le
 « cœur de l'infidèle.

« Aussitôt, il se met en rapport avec
 « la Sybille et quelques jours après,
 « arrive par la poste un bijou de mi-
 « roir à facettes éblouissantes, avec
 « brochure détaillée. Prix 180 francs.

« On ne sait pas encore si la belle
 « est subjuguée. »

N'est-ce pas que c'est très joli?
 Mais ces lignes demandent quelques mots d'explication.

Il existe à New-York et ailleurs, des maisons qui s'intitulent, *Instituts des sciences psychiques* ou autrement, et qui ont la prétention de donner des cours d'hypnotisme, de mettre à la portée de chacun le moyen de suggestionner son voisin, de l'endormir en un tour de main.

La méthode est contenue dans une brochure qui coûte très cher. Cette brochure n'est que le commencement du cours, et il faut se procurer la seconde partie dans laquelle sont décrits les instruments indispensables pour se servir utilement des procédés.

Naturellement, tout cela se vend à des prix fous. Le petit miroir est appelé *boule hypnotique* — nom mystérieux, bien fait pour inspirer le respect — qui se vend 80 francs, et dont la fabrication doit coûter quelque chose comme 15 centimes.

choisi la seconde méthode. Ma grappe à moi se composait de quatre millions, ils sont bus. Je ne les regrette pas. J'ai eu de la vie pour mon argent. Mais à présent, je puis me flatter d'être aussi gueux que n'importe quel gueux de France. Tout à cette heure est saisi chez moi, je suis sans domicile, je n'ai plus le son.

Il parlait, il parlait, s'animant au choc des pensées diverses qui se pressaient tumultueusement dans son cerveau, s'exaltant au cliquetis des mots.

Et il ne jouait pas la comédie. Sa bonne foi était complète, intacte, entière. Il ne songeait même pas à se trouver bien.

— Mais... alors... hasarda miss Fancy...
 — Quoi? tu te trouves libre? Cela va sans se dire.

Elle ne savait trop encore si elle devait s'affliger ou se réjouir.

— Oui! déclara-t-il, je te rends ta liberté. Jenny eut un geste sur lequel Hector se méprit.

— Oh! mais, sois tranquille, ajouta-t-il vivement je ne te quitte pas ainsi, je ne veux pas que demain tu te trouves dans l'embarras. Le loyer ici étant à ton nom, le

Il ne faut pas trouver extraordinaire de voir des gens, un peu naïfs, se laisser prendre aux mirifiques promesses de ces exploiters d'outre-mer.

Le brave jeune homme du village que je ne veux pas citer n'est point le seul à payer cher sa trop grande crédulité, et sans sortir de Bulle, il serait facile de citer de nombreuses personnes à la foi robuste, qui n'hésitent pas à sacrifier jusqu'à leurs petites économies, en faveur d'habiles charlatans.

J'ai eu l'occasion, il y a deux ans, de passer en revue ici les diverses catégories d'industries, qui rapportent gros à ceux qui les exploitent, et qui trouvent toujours des gogos.

Il faut croire que mes lignes, moins persuasives que les phrases insinuantes des prospectus, n'ont pas réussi à mettre tout le monde sur ses gardes. Les obligations hypothécaires avec coupon remboursable au ciel ont toujours des porteurs. Il y a encore des chauves qui payent dix francs cent grammes de pommade merveilleuse; de pauvres femmes qui sacrifient le produit de leur journée pour se procurer l'élixir miraculeux qui guérira leur homme de l'ivrognerie, etc., etc.

Tant il est vrai que la bêtise humaine n'a pas de bornes.

A. DESBIEUX.

NOUVELLES SUISSES

Un Suisse, victime de la catastrophe du « Berlin ». — Au nombre des vic-

mobilier te reste, et, de plus, j'ai songé à toi. J'ai là, dans ma poche, cinq cents louis, c'est toute ma fortune, je te l'apporte.

Il lui présentait en même temps sur une assiette, — imitant en riant les garçons de restaurant qui rapportent la monnaie, — ses dix derniers de mille francs.

Elle les reponna avec horreur.

— Eh bien! fit-il, reprenant son ton d'homme supérieur, voilà un beau mouvement, mon enfant, c'est bien, très bien. Je l'ai toujours pensé, vois-tu, et toujours dit, tu es une bonne fille, trop bonne même, il faudra te corriger.

Oui, elle était bonne fille, miss Fanny Fancy, autrement dit Pélagie Taponnet, car au lieu de serrer les billets de banque et de mettre Hector à la porte comme c'était incontestablement son droit, elle essaya, le croyant très malheureux, de le consoler, de le reconforter.

Depuis que Trémourel lui avait confessé qu'il était presque sans le son, elle ne le laissait presque plus, et même, par un revirement fréquent chez les femmes de cette trempe, elle commençait à l'aimer.

Hector saisi, sans asile, n'était plus

times de la catastrophe du *Berlin* se trouve M. Louis Gysin, de Bâle. M. Louis Gysin, qui avait fait son apprentissage à Genève, il y a quelque dix ans, était employé dans la maison d'exportation Altendorf et Wright, à Birmingham, chagré plus spécialement de visiter la clientèle russe; il voyageait beaucoup et prenait toujours la route de Flessingue. Cette fois-ci, il choisit, hélas! la ligne de Harwich-Hoek van Holland. Avant son départ de Birmingham, il avait adressé à sa famille et à des amis des cartes postales illustrées. A ces deux écours, à Genève, il avait envoyé un cadeau qui leur parvint le lendemain de la catastrophe.

A ses patrons, il avait indiqué la route qu'il comptait suivre; aussi, dès les premières nouvelles du sinistre, ceux-ci entrevirent la triste réalité et prévinrent par dépêche les parents. Samedi matin, son frère, M. Arnold Gysin, partait pour Hoek van Holland. Dimanche matin, le corps de M. Louis Gysin était lancé à la côte. Le même jour avait lieu l'enterrement, au milieu d'une grande affluence.

Le boni des postes. — Les comptes des postes en 1906 soldent par 47 millions 582,417 fr. en recettes et 43 millions 903,358 fr. en dépenses.

Le boni est ainsi de 3,679,059 fr. Le budget prévoyait 2,545,059 fr.

Revision des postes. — Le Conseil fédéral a terminé lundi matin le projet de revision de la régle des postes.

l'homme terrible, payant pour être le maître, le millionnaire dont un caprice rejette au ruisseau la femme qu'il en a tirée par fantaisie. Ce n'était plus le tyran, l'être excécuté. Ruiné, il descendait de son piédestal, il rentrait dans le droit commun, il redevenait un homme comme les autres, préférable aux autres, étant vraiment remarquablement beau.

Puis prenant pour un généreux élan du cœur le dernier artifice d'une vanité malade, Fancy était extrêmement touchée de ce don de dix mille francs.

— Tu n'es pas si pauvre que tu dis, reprit-elle, puisque tu as encore, cette somme.

— Eh! chère enfant, c'est à peine ce que tu me coûtas par mois, je t'ai donné tout autant deux ou trois fois pour quelques petits diamants que tu portais une soirée.

Elle réfléchit un moment, et tout étonnée, comme après une découverte :

— Tiens! dit-elle, c'est pourtant vrai.

Depuis longtemps Hector ne s'était amusé.

— Mais, reprit gravement miss Fancy, je puis dépenser moins, oh! oui, beaucoup moins, et être, je te l'assure, tout aussi heu-

Quelques points d'ordre secondaire ont été renvoyés au Département des finances et à celui de justice et police. En ce qui concerne la fusion des administrations des postes et télégraphes, le projet ne prévoit qu'une fusion partielle, là où les deux administrations en question se trouvent en collaboration immédiate.

Le projet ne prévoit pas l'introduction de la lettre à 5 centimes pour toute la Suisse, mais seulement la « lettre ouverte » à 5 centimes pour le commerce. Il supprime la franchise de port qui sera remise aux cantons. Chaque canton recevra une somme de la Confédération calculée au prorata de sa population et sur laquelle il aura à rembourser les frais de port de son administration, de différentes sociétés, etc., comme il sera jugé convenable. La taxe des journaux est ramenée à 3/4 centime jusqu'au poids de 75 grammes.

Tir fédéral de Zurich. — Le Tir fédéral de Zurich s'ouvrira le dimanche 7 juillet et durera jusqu'au jeudi 18 juillet.

Commerce. — D'après une statistique provisoire élaborée par le Département fédéral des douanes, l'importation en Suisse en 1906 s'est élevée à 1,418,609,828 francs (1,379,850,723 francs en 1905) et l'exportation à fr. 1,074 868,693 francs (969,321,005 fr. en 1905), non compris les métaux précieux monnayés dont l'importation a été de 85,134,934 fr. (78,470,977 fr. en 1905) et l'exportation de 28,490,899 francs (38,501,751 fr. en 1905).

Grisons. — Cerfs affamés. — Dans les forêts de Schiers, on a trouvé jusqu'ici 6 cerfs, mourant de faim. Par ordre du gouvernement, on porte du foin dans la forêt.

Tessin. — Tué par imprudence. — Mardi matin, à Chiasso, M. Julio Moldoni, fabricant de bicyclettes, a été tué par imprudence de l'un de ses clients, nommé Louis Gallioni, qui manipulait un revolver dont il voulait faire l'acquisition et qu'il ignorait être chargé. Soudain, un coup partit et M. Moldoni tomba sur le sol et rendit le dernier soupir quelques instants après.

Valais. — Mort accidentelle. — M. Straumann, de Bâle, directeur de la fabrique de dynamite de Gamsen, s'est tué accidentellement en maniant

reuse. Autrefois, avant de te connaître, quand j'étais jeune, — elle avait dix-neuf ans, — dix mille francs me semblaient une de ces sommes fabuleuses dont on parle, mais que peu d'hommes ont vue réunie en un seul tas, que bien peu ont tenue entre les mains.

Elle essayait de glisser les billets dans la poche du comte qui se défendait.

— Ainsi, tiens, reprends, garde...

— Que veux-tu que j'en fasse ?

— Je ne sais, mais il me semble que cet argent peut en rapporter d'autre. Ne peux-tu jurer à la bourse, parier aux courses, gagner à Bade, tenter quelque chose enfin ? J'ai entendu parler de gens qui maintenant sont riches comme des rois, qui ont commencé avec rien, et qui n'avaient pas ton éducation à toi, qui as tout vu, qui connais tout. Que ne fais-tu comme eux.

Elle parlait vivement, avec cet entraînement de la femme qui cherche à faire triompher son idée. (A suivre.)

une cartouche de dynamite qui a fait explosion en tombant. Le défunt était très considéré dans la contrée et universellement aimé.

Neuchâtel. — 2500 wagons de neige. — Pour débarrasser, dans la mesure où cela a été nécessaire, la neige qui encombrait les voies et les quais dans les seules gares du Locle et de La Chaux-de-Fonds, il a fallu multiplier les trains ; au 20 février, on avait enlevé et transporté 2530 wagons de neige.

En décembre 1906, la dépense occasionnée au J.-N. par la neige a été de 6900 francs. Du 1er janvier au 20 février 1907, on a dépensé pour la même cause 14,630 francs.

Genève. — L'interdiction de l'absinthe. — Plus de deux mille cinq cents signatures ont été recueillies contre la loi genevoise interdisant la vente de l'absinthe. La question sera donc soumise au peuple.

A L'ÉTRANGER

France. — Explosion à bord d'un torpilleur. — On mande Toulon, en date de mardi, qu'une grave explosion de chaudière s'est produite à bord du contre-torpilleur *Kabylo*, appartenant au premier groupe de torpilleurs de réserve de la Méditerranée, qui effectuait des essais aux Salins d'Hyères.

Un ingénieur en chef, un surveillant, un maître chauffeur et six ouvriers, occupés aux essais, sont plus ou moins grièvement blessés.

Le *Kabylo* a dû rester en rade d'Hyères, en raison de ses avaries.

— Vol de 250,000 francs de bijoux.

— Un vol de bijoux vient d'être commis dans un hôtel de Cannes au préjudice de la femme d'un riche banquier de Londres en villégiature sur le littoral. Le vol, qui a atteint la somme de 250,000 fr., a été commis au cours de la nuit par un individu qui a pénétré dans la chambre en passant par celle du mari, où il a pris 800 fr. en billets de banque déposés sur la cheminée.

Russie. — Une école en feu. — Un incendie a détruit, lundi après midi, une école protestante à Montréal. On a retiré jusqu'ici les cadavres de 13 enfants et d'un professeur.

Le feu a éclaté pendant la classe. Il a été impossible de se rendre maître des écoliers, affolés de peur. La maîtresse a succombé dans ses efforts à faire échapper les enfants.

— Le nombre total des morts dans l'incendie de l'école des Montréal est de 17 dont 2 professeurs. Bien que le conseil scolaire ait reconnu en novembre dernier la nécessité de posséder des échelles de sauvetage, ces engins faisaient défaut.

— Le général Stessel accusé. — Le *Standard* publie de son correspondant de St-Petersbourg un résumé du rapport secret très long adressé au tsar par le lieutenant Smirnof, commandant de la forteresse de Port-Arthur. C'est ce document qui constituerait la base des accusations portées contre les généraux Stessel et Fock et colonel Reiss. Le lieutenant-général Smirnof accuse ces derniers d'avoir

tout mis en œuvre pour démoraliser la garnison de Port-Arthur et d'avoir provoqué l'évacuation de certains points essentiels de la défense pour bâter la capitulation.

Selon lui, le général Stessel serait un poltron absolument incapable de remplir la mission qui lui avait été confiée. Il va même jusqu'à accuser les trois officiers ci-dessus de trahison.

Il est à remarquer que dès son arrivée, Smirnof s'est trouvé en conflit avec le général Stessel et que son rapport contre le dernier ne contient que des questions personnelles.

Selon Smirnof, Port-Arthur au moment de la reddition avait encore une garnison de 41,500 hommes dont 22,500 malades ou blessés. Les munitions étaient environ de 200,000 obus et 7,000,000 de cartouches. Il y avait encore de la farine pour 40 jours, de l'avoine pour 22 jours et des légumes secs pour 90 jours. Il y avait même du sucre, du thé et du sel en quantité. La place aurait pu tenir encore huit semaines suivant le rapport. Smirnof conclut à une série d'erreurs impardonnables résultant de l'absence de capacité militaire, de la part de Stessel et de Fock. Ces derniers craignaient avant tout pour leur vie. Le désastre de Moukden est le résultat de cet acte de trahison.

Norvège. — Le « Navaro » coulé en mer. — Mardi matin, à 4 heures, la mer du Nord a été le théâtre d'un nouvel accident qui aurait pu se transformer en véritable catastrophe, si la mer n'avait pas été calme.

Un vapeur de Christiania, le *Navaro*, a coulé au large du phare de Newport, après être entré en collision avec un navire inconnu.

Les dix-sept hommes de l'équipage ont pu prendre place dans un canot du bord et ont erré pendant deux heures sur mer.

Ils ont été recueillis par un navire. Tout ce que l'on sait du bâtiment abordeur, c'est que c'est un navire à deux mâts et une cheminée ; il se dirigeait dans la direction du sud.

Espagne. — Une terrible catastrophe s'est produite à Las Arenas, près de Bilbao.

Trois ouvriers, les frères José et Séraphin Aramberri, et le surveillant électricien Cartor Salazar, travaillaient à l'installation d'un téléphone, au domicile d'un particulier, calle Mayor, où sont tendus les câbles de la Compagnie d'éclairage électrique de Bilbao. Un des fils électriques que tenait José Aramberri s'étant embarassé au câble électrique, l'ouvrier reçut une terrible secousse et s'affaissa.

Sans songer au danger, son frère se précipita, mais à peine avait-il touché au corps de l'infortuné qu'il fat, lui aussi, électrocuté, et tomba quelques pas plus loin.

Un cantonnier qui travaillait à proximité appela au secours, puis voulut, à l'aide de son balai, écarter le fil électrique. Mais le malheureux imprudent éprouva de telles secousses qu'il succomba quelques minutes après.

Le surveillant électricien, qui travaillait dans la maison, attiré par les

cris, accourut et, la main droite gantée caoutchouc, saisit le fil de laiton, mais dans sa hâte, oubliant que son autre main n'était pas gantée, il voulut saisir le fil de la main gauche. Une terrible décharge le renversa également.

Trois cents personnes assistaient, affolées, à cette scène terrible. La Compagnie, immédiatement prévenue, coupa le courant et les quatre corps purent être relevés. Seul le surveillant Salazar a pu être rappelé à la vie, mais le malheureux est devenu fou.

Serbie. — Dégradation en masse. — Lundi a eu lieu dans la forteresse, en présence de la garnison, la dégradation de 4 officiers et de 29 sous-officiers condamnés à la prison ou aux travaux forcés pour vol d'armes.

Amérique. — Cyclone. — On mande de Raffaël, province de Santa-Fé, qu'un cyclone a détruit l'hôpital, l'église et plusieurs maisons de cette localité. Un comité populaire demande des secours. On ignore le nombre des victimes.

BRÈVES NOUVELLES

— Etranger —

— Il y avait, à la fin février, 20,000 cas de fièvre aphteuse en Italie.

— Le fameux brigand sicilien Bellacoscia, est mort tranquillement dans son lit, âgé de 80 ans.

— Près de Budapest, un train a été arrêté et pillé par une bande de 30 bandits.

— Suisse. —

— Alfred Lüfer, 28 ans, marié et père de 8 enfants a été tué près de Gerdingen (Berne) par la chute d'un chêne.

— A Genève, quai du Leman, on a trouvé le cadavre d'un nouveau-né, né viable et abandonné.

— Deux cigognes ont été vues se dirigeant vers Chamont (Neuchâtel). Signe de printemps.

— Les ouvriers plâtriers, à Montreux, réclament un salaire de 70 ct. à l'heure.

CANTON DE FRIBOURG

Condamnation d'un incendiaire. — Après 2 jours de débats et l'audition d'une cinquantaine de témoins, le nommé E. Andersset, reconnu coupable de quatre incendies dans le Vully, perpétrés entre 1899 et 1906, a été condamné à la détention perpétuelle.

Il était enfermé à Morat, s'était évadé dans la nuit du 9 au 10 octobre 1906 avec un autre prisonnier nommé Gérard et s'était enfui à Pontarlier où on l'a arrêté.

Nécrologie. — On a enseveli, dimanche, à Châtel-St-Denis, un brave citoyen, M. Simon Pilloud, qui couronna dignement une vie laborieuse et bien remplie, par la série de legs suivants :

1200 fr. à la paroisse de Châtel ; 2000 fr. à l'Hospice St-Joseph ; 2000 francs à l'Hôpital Monney ; 100 fr. à la Conférence de St-Vincent-de-Paul ; 100 fr. aux Missions Intérieures ; 100 francs aux RR. PP. Capucins de Balte ; 100 fr. à la Propagation de la Foi ; 100 fr. au curé de la paroisse pour des bonnes œuvres.

GRUYÈRE

Les élections communales à Bulle. — Mercredi soir, une proposition d'arrangement émanant du comité du parti conservateur en vue des élections au conseil communal était soumise à l'assemblée du parti libéral. Un bon nombre de citoyens étaient

plutôt favorable d'événements. C'est de nos jours, décembre, toute de repoussée semblée entente irréductible force. Il tion de d'Il y a Bulle.

Les élections communales en assemblée à 8 1/2 heures des Arts l'élection chain.

Les élections délai utilisation ou la r expire le C'est au mer la c ne l'a pa commun

M. nous le f pas trou homme o les fonct chercher actuelles nous aur nouveau tôt, avoi précédes conseille

Au dans le Le M bien am L'autr responsa lui citer geois qui affaires ? tiques ? La G

l'article tite ville privé de ment de dans les son distr menti, il les point Nous signaler, ger.

Mais même, e preuve système des vins Or, le teurs to couleur e ne pas ci vous, rec bourg, d du Midi, mai Faverges celui des

Oh ! c mes ! L' Capt Mardi so Montbove

ut et, la main droite gantée
saisit le fil de laiton, mais
e, oubliant que son autre
pas gantée, il voulut saisir
main gauche. Une terrible
renversa également.

nts personnes assistaient,
ette scène terrible. La Com-
édiatement prévenue, cou-
nt et les quatre corps pu-
levés. Seul le surveillant
être rappelé à la vie, mais
ux est devenu fou.

— Dégénération en masse.
eu lieu dans la forteresse,
de la garnison, la dégra-
officiers et de 29 sous-offi-
cités à la prison ou au
cés pour voir d'armes.

ue. — Cyclone. — On
Laffaël, province de Santa-
cyclone a détruit l'hôpital,
plusieurs maisons de cette
comité populaire demande
. On ignore le nombre des

ES NOUVELLES

— Etranger —
t, à la fin février, 20,000 cas
ense en Italie.

ux brigand sicilien Bellacoscia,
aquillement dans son lit, âgé

Budapest, un train a été arrêté
ue bande de 30 bandits.

— Suisse. —
Lüflier, 28 ans, marié et père de
été tué près de Gerdingen
a chute d'un chêne.

ve, quai du Leman, on a trouvé
un nouveau-né, né viable e

gognes ont été vues se diri-
anmont (Neuchâtel). Signe de

riers plâtriers, à Montreux, ré-
laire de 70 et. à l'heure.

N DE FRIBOURG

nnation d'un incen-
Après 2 jours de débats
n d'une cinquantaine de
ommé E. Anderset, reconnu

quatre incendies dans le
strés entre 1899 et 1906, a
né à la détention perpé-

enfermé à Morat, s'était
la nuit du 9 au 10 octobre
n autre prisonnier nommé

était enlaid à Pontarlier où

gle. — On a enseveli, di-
Châtel-St-Denis, un brave
Simon Pilloud, qui cou-
ment une vie laborieuse et

e, par la série de legs sui-

à la paroisse de Châtel;
Hospice St Joseph; 2000
hôpital Monney; 100 fr. à
ce de St-Vincent-de-Paul;

Missions Intérieures; 100
R. PP. Capucins de Bulle;

Propagation de la Foi;
uré de la paroisse pour des
res.

UYERE

ctions communales
— Mercredi soir, une pro-
arrangement émanant du
parti conservateur en vue

au conseil communal était
assemblée du parti libéral.

nombre de citoyens étaient

plutôt favorables à cette demande, en
vue d'éviter des luttes toujours regret-
tables. Cependant, vu l'intransigeance
de nos adversaires aux élections de
décembre, et à la nouvelle qu'à Romont
toute demande d'arrangement a été
repoussée par les conservateurs, l'as-
semblée n'a pu se faire à l'idée d'une
entente avec un parti qui se montre si
irréductible partout où il se sent en
force. Il y a là, a-t-on estimé, une ques-
tion de dignité.

Il y aura donc lutte le 10 mars à
Bulle.

* * *
Les électeurs libéraux-radicaux de
la commune de Bulle sont convoqués
en assemblée générale, samedi, 2 mars,
à 8 1/2 h. du soir, au local du Cercle
des Arts et Métiers, pour s'occuper de
l'élection communale du 10 mars pro-
chain.

* * *
Les électeurs sont informés que le
délai utile pour réclamer l'inscription
ou la radiation au registre civique
expire le mardi, 5 mars, à 5 h. du soir.
C'est aussi le dernier délai pour récla-
mer la carte de capacité si l'électeur
ne l'a pas encore reçue de l'autorité
communale.

* * *
M. le préfet Savoy. — Comme
nous le faisons prévoir, M. Python n'a
pas trouvé, dans toute la Gruyère un
homme digne ou capable de remplir
les fonctions de préfet. Il a fallu aller
chercher à Attalens et c'est M. Savoy,
actuellement préfet de Romont que
nous aurons le bonheur d'accueillir.

Nous ne souhaitons que du bien au
nouveau préfet et puisse-t-il, au plus
tôt, avoir la même chance que ses deux
prédécesseurs, c'est-à-dire être nommé
conseiller d'Etat.

Au « **Messageur** ». — On lit
dans le *Confédéré* :

Le *Messageur* de Bulle est parfois
bien amusant.

L'autre jour, il demandait au cor-
respondant genevois de la *Gruyère* de
lui citer les noms des citoyens fribour-
geois qui avaient souffert dans leurs
affaires à cause de leurs opinions poli-
tiques ?

La *Gruyère* aurait pu répondre par
l'article du *Bund*, citant dans une pe-
tite ville fribourgeoise un négociant
privé de la clientèle d'un établisse-
ment de l'Etat pour avoir pris position
dans les élections au Grand Conseil de
son district. Le cas n'a pas été dé-
menti, il est facile du reste de mettre
les points sur les i.

Nous avons encore d'autres cas à
signaler, dès qu'on voudra bien l'exi-
ger.

Mais le *Messageur* nous donne lui-
même, et dans le même numéro, une
preuve de sa largeur d'esprit et du
système tépelet. Il s'agit des mises et
des vins de Faverges.

Or, le *Messageur* cite parmi les ache-
teurs tous les aubergistes bon teint,
couleur soutane, mais il a bien soin de
ne pas citer un nom libéral. Y pensez-
vous, recommander les Buffets de Fri-
bourg, de Romont, de Berne, les Cafés
du Midi, du Saint-Maurice ou du Til-
leul, mais ce sont des libéraux ? Leur
Faverges ou leur Ogoz ne vaudra pas
celui des bons cagots, des seuls purs ?

Oh ! ces jésuites, toujours les mé-
mes ! L'*Annuaire* n'est pas mort.

Capture d'une loutre. —
Mardi soir, en longeant la Sarine entre
Montbovon et Lessoc, le garde-chasse

Brillard a capturé une loutre de belle
grossesse.

Ce carnaassier a été apporté, mer-
credi, à la préfecture de la Gruyère.

Concert-représentation. —
La Société de musique de La Tour-de-
Trême donnera dimanche soir, dans la
grande salle de l'hôtel des Alpes, un
concert qui ne manquera pas d'attirer
foule. Le programme comporte en
particulier une petite comédie dont le
genre est nouveau pour Bulle, *Miole-
Margot*, vaudoiserie désopilante.

Nous attirons vivement l'attention
du public sur ce concert dont la pré-
paration est soignée. Ce sera une oc-
casion de passer galement et conven-
ablement la mi-carême.

**Le commerce de lait à
Bulle.** — La Société des producteurs
de lait de notre ville nous prie de pu-
blier les chiffres suivants, comme com-
plément aux renseignements déjà parus
dans quelques journaux.

Le compte de profits et pertes de
l'exercice de 1906 accuse un bénéfice
brut de fr. 9533 79. Le bénéfice sur la
vente du lait, beurre, fromage entre
dans ce chiffre pour fr. 8655,44.

De cette première somme, il faut
naturellement défalquer les charges
s'élevant à fr. 5761,90, dont fr. 2837,50
pour les traitements, fr. 1364,50 pour
le loyer des locaux, fr. 1559 90 pour
le mobilier, les frais de première in-
stallation et divers, de sorte que le bé-
néfice net se monte à fr. 3771,89.

Cette somme sera répartie comme
suit :

Aux sociétaires fr. 2220. —
Report à nouveau > 1551,89

Comme nous l'avons déjà dit, nos
agriculteurs peuvent donc être pleine-
ment satisfaits du résultat de ce pre-
mier exercice.

Convocation. — Les membres
de la Fédération des syndicats d'éle-
vage de la Gruyère sont convoqués en
assemblée générale sur jeudi 7 mars,
à 2 heures précises de l'après-midi, dans
la grande salle de l'Hôtel-de-Ville de
Bulle.

Tractanda :
1° Protocole; 2° Rapport sur l'acti-
vité de l'association; 3° Reddition des
comptes; 4° Révision des statuts;
5° Concours de jeune bétail; 6° Pro-
positions individuelles.

Le Comité.

FAITS DIVERS

L'épave du « Berlin ».

Le gouvernement a ordonné de re-
florer l'épave du *Berlin*.

On estime à un million de florins la
valeur des objets inscrits à la poste et
qui ont été engloutis.

Une maison anglaise avait confié au
Berlin un envoi de diamants de 16
millions de marks, considéré comme
perdu.

Notre pire ennemi

c'est le.... préjugé. S'il n'existait pas de
préjugé, on n'aurait de nos jours pour le
déjeuner et le goûter pas d'autre boisson
que le café de malt Kathreiner. Car il est
scientifiquement établi que ce dernier réunit
tous les avantages des boissons analogues,
tandis qu'il est complètement exempt des
effets pernicieux qui accompagnent ces der-
nières et qui en sont la suite. Quo chacun
donc qui se trouve encore imbu de ce vieux
préjugé cherche à vaincre l'ennemi et que,
dans l'intérêt de sa santé et de son bien-être,
il ne se prive pas plus longtemps des avan-
tages reconnus du véritable „Kathreiner“,
dont il peut se convaincre immédiatement
par un essai.

A vendre ou à louer

dans la Basse Gruyère, **une belle forge**
bien outillée, avec logement, et si l'on dé-
sire 3 poses de terre.
S'adresser au bureau du journal.

Internationales

sont devenues les *tablettes Wybert* par
leurs effets reconnus excellents contre le
rhume, échauffements, maux de cou, catar-
rhes.

Attention en achetant. Chaque boîte
porte le nom du fabricant : *Pharmacie d'Or
à Bâle*.

Fr. 1.— dans toutes les pharmacies.

Boulangerie

avec bonne clientèle, située dans un village
de la Basse-Gruyère, est à vendre. Bûcher
et jardin. Prix favorable. S'adresser à l'A-
gence de publicité Haasenstein et Vogler,
à Bulle.

Bois de foyard

très sec, à vendre chez M. Enderli, nég., à
Broc.

Logement.

A louer de suite un logement de 4
chambres et cuisine. S'adresser L. Pasquier,
Fleur-de-Lys, Bulle.

Un petit chien noir

s'est réfugié chez M. Ed. Berthet, à La
Tour, où l'on peut le réclamer contre rem-
boursement des frais.

Dimanche 3 mars
Dassée

à l'Hôtel de la Gru
à BROC

BONNE MUSIQUE
Invitation cordiale.
GRANDJEAN.

A LOUER

un logement. S'adresser à M. Athanase
BEAUD, Bulle.

AVIS

A partir d'aujourd'hui on trouvera du
veau et mouton 1^{er} qualité à la
Charcuterie Droux, Bulle.
Se recommande.

SOMMELIÈRE

est demandée pour un café de la ville.
S'adresser au bureau du journal.

Bon vacher

de toute confiance et connaissant bien sa
paroi, est demandé pour le 1^{er} avril. S'a-
dresser à l'Agence de publicité Haasenstein
et Vogler à Bulle, sous H 297 B.

Apprenties tailleuses

sont demandées de suite chez Mlle Anna
STUCKY, tailleuse, Grand'rué 29, Bulle.

On vendrait

pour cause de santé, une bonne *vache* lai-
tière et deux génisses prêtes au veau.
S'adresser à M. Tercier, au Grozalet, à
Vaulruz.

A vendre :

un beau domaine de 30 poses dont 3
poses en forêt, avec maison, grange, in-
mière électrique, situé sur la route canton-
nale, près de Bulle.
S'adresser au bureau du journal.

Café-Brasserie

bien achalandé
est à vendre

dans bonne ville vaudoise. Conditions favo-
rables. S'adresser au *Notaire Pidoux,
Payerne*.

4000 billons environ

à transporter depuis *Le Mouret* à notre
scierie de *Tour-de-Trême*. Tous les
propriétaires de chevaux peuvent s'inscrire
au bureau de la *Scierie Nestlé* où les
conditions déposent.

Jeune homme

cherche place dans un commerce ou bu-
reau de Bulle. S'adresser à l'Agence de
publicité Haasenstein et Vogler à Bulle

On cherche à acheter

pour Pâques, 1 paire de bœufs gras,
noirs et blancs, race fribourgeoise. S'adres-
ser sous Chiffre H755J à l'Agence Haasen-
stein et Vogler, St. Imier.

SERVANTE

pour la campagne est demandée.
S'adresser à la BERAUTHAZ & Epagny.



ALIMENT POUR VEAUX

Seul aliment complet et bon marché rem-
plaçant avec économie le lait naturel pour
l'élevage des veaux, porcelets, agneaux, etc. —
Revient à trois centimes le litre

PAR SACS DE 5, 10, 25 ET 50 KIL.
PRIX : 0,65 LE KILOG.

Vend sous le contrôle du Laboratoire Fédéral

Vaulruz : Maurice Grivet, nég.,
Léon Seydoux, nég.

Albeuve : Louis Joliet, nég.,
Mme M. Amey, négte.

Bulle : Barbey-Nicollier, nég.,
Louis Remy, nég.

Charmey : M. Albinatti, nég.
Gruyères : Placide Jaquet, nég.

Montbovon : Louis Schmidt, nég.
Vuadens : George Sottaz, boulanger.

Broc : Henri Enderli, boulanger.

Se méfier des contre-façons et
de la concurrence déloyale qui
cherche à imiter le nom Lactina.

Nervosan

Dernière conquête dans le
domaine médical. Recommandé
par les médecins contre la

Nervosité

l'abattement, l'irritabilité, migraine,
l'insomnie, les convulsions nerveuses,
le tremblement des mains, suite de
mauvaises habitudes ébranlant les
nerfs, la névralgie, la neurasthénie
sous toutes ses formes, épuisement
nerveux et la faiblesse des nerfs.

Remède fortifiant, le plus intensif, de
tout le système nerveux.
Prix 3 fr. 50 et 5 francs. Dépôts:
Dans toutes les Pharmacies.

Bulle : Pharmacie GAVIN.

On demande pour Lausanne
deux filles

recommandées, ayant si possible du service,
honnêtes et actives; l'une pour femme de
chambre, l'autre pour tout faire. — Adres-
ser offres avec présentations de gages sous
H., case 11395, Lausanne.

Mises publiques.

Mme Vve DEX, Louis, à *Marsens*,
offre à vendre, le **lundi 4 mars pro-
chain**, à 9 h. du matin, à son domicile, un
outillage complet de charron, tour, établi,
etc., un char avec accessoires, un char neuf,
quantité de roues neuves, — Terre à fondre,
moules de clochettes, châssis, et quantité
d'objets trop longs à détailler.

Pour cause de santé, à louer pour le
1^{er} mai, ou à volonté

l'auberge 'La Vilette'

près Bellegarde. — Café meublé.
S'adresser au propriétaire, au dit lieu.

Les Fils
d'Ernest Glasson

BULLE

achètent la sauvagine, martre, foui-
nes, renards, etc., au plus haut prix.

H. DOUSSE

Chirurgien-dentiste, BULLE

Consultations tous les jours

de 9 heures à 12 heures et de 2 à 5 heures
sauf les **lundi** et **mardi**.

Spécialité : Dents artificielles.

On donnerait

en tâche fabrication de liteaux
S'adresser scierie de la *Sionge Riaz*.

Pour les annonces et réclames s'adresser à l'agence de publicité Haasensteln & Vogler, à Bulle, grand'rue 29, ou au bureau du journal.

ATTENTION!

Maison Léopold Brunschwig

Vis à vis du Lion d'Or **BULLE** Grand'rue 34



Vient d'arriver
un choix énorme
de Poussettes d'Enfants

Occasion unique.
Solde de PARAPLUIES
en tous genres
en vente à moitié prix de leur valeur réelle
depuis 90 c.

Nouveautés en Robes et en Draps
grand assortiment.

Grand stock de Toilerie.
Lits complets, Plumes et Duvets.
Rabais spécial pour trousseaux complets.

Prix défiant toute concurrence.
Le magasin reste fermé le samedi.

Toux. Asthme.

Les **Pectorines du Dr. J. J. Hohl** sont d'une efficacité surprenante contre les rhumes, les catarrhes pulmonaires, l'enrouement, l'asthme, la grippe et autres affections analogues de la poitrine. Ces tablettes se vendent en boîtes de 80 cts, et Fr. 1.20 avec instruction dans les pharmacies. [872]

Rhumatismes

NEURALGIES sont soulagés instantanément et guéris rapidement par les frictions avec le **RHEUMATOL**. Attestations de médecins éminents. Vous trouvez le **RHEUMATOL** à fr. 1.50 le flacon avec le mode d'emploi dans les pharmacies.
Dépôt à **BULLE**:
Pharmacie GAVIN.

Marque déposée.

POUDRE MAYOR

tonique, dépurative, antiépidémique

POUR LE BÉTAIL
de B. MAYOR, vétérinaire et pharm. Marque déposée.
Vente en gros: Vve AIF. DELISLE & C^e, fab^{re}, Lausanne et A. PANCHAUD, Vevey
Attention aux contrefaçons. — En vente partout.

SIROP DE BROU DE NOIX

FERRUGINEUX GOLLIEZ

● Depuis 33 ans le Dépuratif par excellence. ●

Reconstituant, antiscrofaleux, antirachitique
Remplace avantageusement l'huile de foie de morue.
En flacons de 3 fr. et 5 fr. 50 dans toutes les pharmacies.
Dépôt général: Pharmacie Golliez, Morat.

La Banque Populaire de la Gruyère

A BULLE

informe son honorable clientèle qu'elle accorde à partir de ce jour et jusqu'à nouvel avis des **crédits en comptes courants au taux de 4 1/2 %** franco commission contre garanties hypothécaires (gardances de dam) en 1^{er} rang.

LA DIRECTION

BANQUE CANTONALE FRIBOURGEOISE

Nous délivrons en tout temps des

Obligations au 4 % à 3 ou 5 ans

avec coupons payables à Fribourg et dans nos agences de Bulle, Estavayer, Morat (E. Zürcher) et Châtel-St-Denis,
LA DIRECTION.

BULLE Grande salle de l'Hôtel des Alpes BULLE
Bureau 7 1/2 h. Dimanche 3 mars 1907 Rideau 8 h.

Concert et Représentation

organisés par la

Société de Musique de La Tour

avec le bienveillant concours de quelques amateurs.

I^{re} PARTIE

Productions musicales.

II^{me} PARTIE

Miolle Margot à la montagne

Charge vandoise en 2 actes par H. BLANC.

Une tante embarrassante

Comédie en 1 acte.

Prix des places: Réservées, 1 fr. 50; premières, 1 fr.; secondes, 60 cent.
On peut se procurer des cartes réservées à l'Hôtel des Alpes.

VINS

Le soussigné offre des vins garantis naturels provenant directement de la propriété aux prix ci-bas indiqués:

ROUGES		BLANC	
Vandrell	à 35	Catalogne	à 35
Montagne	» 38	San Cugat	» 38
San Jaume	» 40	Martorell	» 40
Cervera	» 45	Andalucie	» 45
Seville	» 50	San Sadurni	» 50
etc., etc.		etc., etc.	

Fûts de toutes grandeurs à la disposition des clients.

Se recommande,

Francisco RIBES, vins, à Bulle,

propriétaire de vignes à San Jaume (Espagne).

VARICES

ULCÈRES - PHLÉBITES
Plaies, jambes ouvertes

GUÉRISON ASSURÉE

par le
Thé antivariqueux 1 fr. la boîte
avec la
Pommade antivariq. 1.50 le pot.
Vente exclusive:
E. KORNHABER droguiste diplômé
12, Rue de la Tour-Maitresse, Genève.

Mise de bétail.

Le lundi 4 mars 1907, devant son domicile à Gumefens, le soussigné exposera à vendre en mises publiques, dès 10 heures: 8 vaches, 4 taures, 7 génisses, 2 veaux, 2 juments.
Paiement au comptant.
Martin SOTTAS.

En 2-3 jours,
les **goîtres** et toute grosseur au cou disparaissent: 1 flac. à 2 fr. de mon eau anti-goitreuse suiffé.
Mon huile pour les oreilles guérit tout aussi rapidement bourdonnements et dureté d'oreilles, 1 flac. 2 fr.
S. FISCHER, méd. à Grub
(Appenzell Rh.-E.) (H7290)

Engrais chimiques

PRIX RÉDUITS
Agence agricole
Aug. Barras, Bulle.
Maison placée sous le contrôle des stations fédérales d'essais agricoles.

Farine fourragère

remoulage, son
(garanti pur blé)
tourteaux de sésame,
Avoine, Maïs et Orge.
Importation directe.
Albert Bindschedler, Berne
Commerce en gros
Maison de contrôle.

Ciment universel

Les meilleurs CAFÉS

sont ceux toujours fraîchement grillés chaque semaine.
La livre depuis 80 ct.
Café vert depuis 65 ct.
Vve Louis Treyvaud
38, Grand'Rue, Bulle.
Sur demande le café est moulu gratuitement. [67]

222

OIGNONS A FLEURS

pour planter au printemps.
John Mooy et Fils, Harlem.
(Hollande)
envoient contre remboursement de fr. 15 franco de port en gare. 30 kgobias superbes, 30 Glaïous, 6 Yaciotbes Candie, 80 Montrétias, 4 Tubérens, La Perle, 50 Anémones, 50 Renoncules, 1 tram curieux, (fleurissant sans terre), 1 Incarvillea, 6 Lis variés, 2 Pivoines superbes, 12 Iris à Rhizomes, avec mode de culture. Pour fr. 8.50 la moitié, inclus tram et Incarvillea.

Trois étalons

du Pays, approuvés et primés sont à vendre.
S'adresser pour informations à M. JAN Rue de la Paix, 75, Chaux-de-Fonds.

Auberge ou Café

est demandé à louer pour le 1^{er} avril. Eventuellement on achèterait.
S'adresser sous chiffres H754F à l'Agence de publicité Haasensteln et Vogler, Fribourg.

A louer ou à vendre

la jolie propriété de la Mercière, au bord de la route, entre Charmey et La Vilette, de la contenance de 1250 ares environ, dont une bonne partie est boisée. Joli reposoir pour le bétail se rendant à la montagne. Pour renseignements, s'adresser à M. Casimir DELACOMBAZ, à Bulle.

Scierie à vendre

en bon état, à La Vilette, proche de Charmey, dans une contrée boisée. Elle conviendrait spécialement à un charpentier-entrepreneur. Occasion favorable.
S'adresser à M. Casimir DELACOMBAZ, à Bulle.

Bureau du Journal.

Les Alpes BULLE

Bideau & h.

Entertainment

Tour

amateurs.

Montagne

BLANC.

sante

fr. ; secondes, 60 cent.
Hôtel des Alpes.

provenant directement

BLANC

agne	à	35
ugat	»	38
ell	»	40
ucie	»	45
adurni	»	50

etc., etc.

ion des clients.

ins, à Bulle,

me (Espagne).

meilleurs CAFÉS

t toujours fraîchement

chaque semaine.

vre depuis 80 ct.

ert depuis 65 ct.

Louis Treyvaud

Grand Rue, Bulle.

ande le café est moulu

ent. [67]

222

ANNONS A FLEURS

planter au printemps.

oy et Fils, Harlem.

(Hollande)

tre remboursement de fr. 15

ort en gare. 30 kgonias su-

Haïens. 6 Yacinthes Candie,

tias. 4 Tubéreuses, La Perle,

es, 50 Renoncles, 1 trum en-

issant sans terre), 1 Incar-

variés, 2 Pivoines superbes,

rhizomes. avec mode de

ur fr. 8.50 la moitié, in-

ncarvillea.

is étalons

prouvés et primés sont à

r pour informations à M.

de la Paix, 75, Chaux-de-

erge ou Café

à louer pour le 1^{er} avril.

ont on achèterait.

sous chiffres H75AF à l'Agence

aasenstein et Vogler, Fribourg.

er ou à vendre

ropriété de la Mercière, au

nte, entre Charney et La Vil-

ontenance de 1250 ares environ,

ne partie est boisée. Joli repo-

étail se rendant à la montagne.

signements, s'adresser à M. Ca-

COMBAZ, à Bulle.

rie à vendre

à La Vilette, proche de

s une contrée boisée. Elle con-

sécialement à un charpentier-

Occasion favorable.

à M. Casimir DELACOMBAZ,



Supplément bimensuel gratuit à LA GRUYÈRE

Abonnements à l'Echo littéraire seul : 1 fr. 50.

LES 6 Enfants martyrs

PAR
JULES MARY.

Epouvantés, Criquet et Charlot se voyaient perdus... Et au premier instant leur frayeur fut si grande qu'ils étaient paralysés et ne tentèrent pas la moindre résistance.

Mais quand la Berlaude voulut leur faire traverser la chaussée, ils s'arrêtèrent. Criquet dit sourdement, les poings fermés :

— Non, nous n'irons pas avec toi, la viogue.

— Non, non, faisait Charlot, tremblant de tous ses membres.

Elle ne répondit que par un sourire sinistre.

La veille, en s'endormant dans la chambre de la rue Sainte-Marguerite, Criquet avait dit à Charlot :

— Si nous rencontrons jamais la Berlaude, il ne faut pas la suivre, elle nous tuerait...

— Oh ! non, jamais, je ne veux plus.

— J'aimerais mieux aller en prison... On est très heureux, en prison, pendant l'hiver... On est bien nourri... On a un bon lit... On a chaud... On peut dormir son content...

Et après un silence pendant lequel Criquet semblait réfléchir profondément :

— Si jamais nous rencontrons la viogue, dit-il, tu feras comme moi. Tu m'imiteras en tout...

— Oui, je ferai comme toi !...

Et ils s'étaient endormis là-dessus, très calmes.

Sur le bord du trottoir, la Berlaude leur broyait les poignets, ses durs ongles enfoncés dans leur chair qui était toute sanglante. S'ils résistaient, elle était décidée à les traîner ainsi jusqu'à la rue de la Parcheminerie, dût-elle n'en rapporter que des morceaux.

Mais voilà que soudain Criquet lui échappa et se roule par terre en criant de toutes ses forces. Et Charlot se met, imitant Criquet, à crier aussi. Et il se roule, comme Criquet, sur le trottoir.

Des gens s'arrêtent, regardent, se rapprochent, s'amassent autour des enfants. Ils crient toujours. Ils se roulent. Ils se tordent.

En quelques secondes, il y a là cent curieux qui se demandent ce qui se passe. La Berlaude s'est reculée, devant tous les yeux qui l'interrogent, et des questions déjà, de toutes parts.

— Qu'est-ce que ces enfants ? Pourquoi crient-ils ? Que vous ont-ils fait ? Pourquoi les maltraitez-vous ?...

— Ce sont mes enfants, finit-elle par dire, deux vauriens, deux vagabonds... Voilà trois jours qu'ils sont partis de la maison pour mendier... et nous nous tuons pour les nourrir et pour qu'ils ne manquent de rien !...

— Ah ! ces enfants-là sont à vous ?

— Oui.

La foule se calme un peu. Mais Criquet redouble ses cris et Charlot clame à fendre le cœur.

Tout à coup, deux gardiens de la paix apparaissent.

La foule s'entr'ouvre pour les laisser passer. Mais la Berlaude, qui est très grande, les a vus par-dessus la tête des gens qui se pressaient autour d'elle. La police va s'enquérir. Elle est curieuse, la police. Charlot, partout, sur le corps, sur le visage, porte encore les traces des dernières brutalités qu'il a subies. La police voudra savoir d'où viennent ces coups. Mauvaise affaire.

Dans le remous de la foule qui se bouscule, pendant que les gardiens s'avancent, elle s'efface un peu, pas à pas. Les premiers arrivés l'ont vue, mais les autres qui se pressaient derrière ne la connaissent pas, la prennent pour une curieuse et la laissent passer.

Elle est rue de Bondy. Elle gagne rapidement la rue de Lancry, traverse le boulevard Magenta et, prenant sa course, va faire perdre sa trace dans les petites rues qui avoisinent le canal.

Les gardiens de la paix relèvent les enfants. Ceux-ci, se voyant protégés, cessent de crier. Puis ils regardent autour d'eux et n'aperçoivent plus la Berlaude. Ils respirent.

Une femme dit aux agents :

— C'est leur mère qui les battait. Questionnez la mère !

Alors, on cherche ; mais la Berlaude est loin.

Pendant cela, Criquet s'est penché à l'oreille de Charlot :

— Ecoute, si tu veux qu'on ne nous reconduise pas auprès de la Berlaude, il ne faut dire ni comment tu t'appelles, ni où tu habites... Tu m'as bien compris, Charlot...

— Je ne dirai rien, Criquet, je t'assure.

L'un des gardiens les interroge doucement.

— Comment vous nommez-vous ? Où habitez-vous ? Pourquoi poussiez-vous ces cris tout à l'heure ?... Où est la femme qui vous accompagnait ?...

A chacune de ces questions, point de réponse ! Le gardien les prend tous les deux par la main.

— Puisque vous ne voulez rien dire, je ne puis vous ramener chez vous. Alors, je vais vous conduire au poste... Cela ne vous effraie pas d'aller au poste et peut-être en prison ?

— Oh ! non ! fait Criquet d'une voix presque joyeuse.

Et le petit Charlot, écho fidèle, ainsi qu'il l'avait promis :

— Oh ! non ! monsieur, au contraire... nous voudrions bien.

Le sergent de ville ne peut pas comprendre tout ce qu'il y a, dans cette parole si naïve, de souffrances endurées, d'épouvantes de l'avenir et de désespoir !

La foule s'écoule indifférente. Devant l'Ambigu, il n'y a plus personne que les deux gardiens et les deux enfants.

Au poste, l'interrogatoire recommence. On les presse, on voudrait connaître des détails sur leur vie. Charlot est si petit qu'on excuse son silence. Pourtant les questions qu'on lui adresse sont bien simples : « Son nom ? la demeure de ses parents ? » Même à son âge, il devrait pouvoir y répondre. C'est surtout sur Criquet que se concentre l'attention. Celui-là sait à quoi s'en tenir. Et s'il s'obstine dans son silence résolu, c'est qu'il a de graves raisons.

Ces raisons, on les devine, au poste.

Les plus vieux qui sont là murmurent, en hochant la tête :

— Nous la connaissons. C'est toujours le même truc... On veut les obliger à travailler. Alors, ils aiment mieux vagabonder. Ou bien on les maltraite, comme ceux-ci probablement, et alors, pour éviter qu'on les ramène à leurs parents, ils ne donnent ni leur nom, ni leur adresse.

L'officier de paix qui vient de faire sa ronde, les prend à part, les interroge encore :

— Vos parents vous battaient, n'est-ce pas ? Toi, mon petit, dit-il, s'adressant plus particulièrement à Charlot, tu portes encore des contusions sur la figure... Réponds !

Mais personne ne put rien obtenir.

On vous protégera désormais, on punira ceux qui vous ont fait du mal. Ils n'oseront plus, vous pouvez être rassurés.

Criquet et Charlot restaient muets, tête baissée.

Le même jour, le commissaire de police du quartier dressa son procès-verbal, et quand le « panier à salade » passa au poste, les deux enfants y montèrent. Une demi-heure après, la voiture les déposait au Dépôt central. Ils eurent à subir un nouvel interrogatoire au bureau de la Permanence. Cela ne fut pas long. Un ordre les envoya au directeur du Dépôt, qui devait les garder jusqu'à supplément d'enquête par le deuxième bureau de la préfecture de police. Cette enquête n'aboutit à rien.

Ce fut le tour du petit parquet. Il était évident que les enfants ne parleraient pas, retenus par l'épouvante, et comme d'autre part on n'avait à leur reprocher que leur état de vagabondage, ils devaient être considérés comme abandonnés.

Ils passèrent neuf jours au Dépôt, mêlés à la tourbe vicieuse d'enfants plus âgés, arrêtés en flagrant délit de vol, et parmi lesquels beaucoup, déjà, avaient la fanfaronnade de leur honte précoce.

Ils couchaient, parqués en grand nombre, dans une salle étroite, le long de laquelle étaient des lits de camp. Ils étaient entassés les uns sur les autres, parfois, certains soirs, plus de cinquante ensemble. Cette salle n'était séparée de la grande galerie du Dépôt que par un passage et par une cloison vitrée. C'est dans ce passage que couchait le gardien.

Pendant le jour, Criquet et le petit Charlot usaient leur temps à se promener dans un préau bitumé et couvert, large de deux mètres à peine, long d'une dizaine de mètres, sous la surveillance d'un gardien placé dans un couloir.

Le troisième jour après leur arrivée, la voiture cellulaire amena un enfant un peu plus âgé que Criquet, plus grand et plus fort. Il avait la tête intelligente et le front volontaire. Ses yeux, grands et noirs, étaient durs, presque sauvages. On l'avait arrêté en flagrant délit de vol d'une paire de souliers à la devanture d'un brocanteur. On l'appela Barouille.

Il fit bien vite connaissance avec Criquet et Charlot.

D'une gaieté exubérante, il racontait drôlement son arrestation, se gaussant des sergents de ville qui lui avaient mis la main au collet.

— Je n'avais plus que des chaussures dont le cuir se détaillait comme de la pâte feuilletée... Je m'arrête devant une boutique de la rue de Notre Dame-de-Lorette... j'avise une paire de souliers... Je la mets sous mon bras... Je filais avec... ni vu ni connu... Le patron lisait son journal... Quand je me sens arc-pincé... Oh ! là ! là ! C'étaient deux sergents... qué déveine... Ils me disent : « Qu'est-ce que tu portes là ? » Je leur réponds : « Vous voyez bien que ce n'est pas une armoire ! » — « Tu les a payés, ces souliers ? » — « Pour qui me prenez-vous ? » Je la faisais à la colère. Je voulais paraître vexé. Mais ils n'ont pas coupé dedans, et me voilà devant le brocanteur qui reconnaît ses ripatons. « Petit malheureux ! » qu'il me dit. « Eh bien quoi ? que j'ai fait... C'était justement ma pointure ! » Si t'avais vu son nez, mon vieux Criquet !

Ils s'étaient tutoyés tout de suite.

Charlot semblait l'intéresser particulièrement.

— Il va bien, le gosse. On les prend en nourrice, maintenant. C'est ton frère ?

— Non. Il est orphelin comme moi. Nous étions chez des mendiants.

— Moi, je suis enfant de l'hospice, comme ils appellent. J'ai déjà été arrêté trois fois. La première fois pour vagabondage, en province : la deuxième fois pour vol de six sous à un gamin qui allait acheter du lait, et la troisième fois, hier. Mais je m'en moque. Je sais bien que tant que je n'aurai pas dix-huit ans, les juges ne pourront pas me faire grand'chose...

Et s'adressant à Charlot, qui ne comprenait guère ce que disait le vicieux gamin :

— Dis donc, petit ?

— Monsieur Barouille ?...

L'autre partit de rire, se tordant :

— Il m'appelle monsieur Barouille ! Mince ! Pourquoi pas monsieur le duc ? Qu'est-ce que tu feras, toi, plus tard, pour gagner de l'argent, quand tu seras homme ?...

— Je travaillerai, monsieur Barouille.

— Moi, non, dit Barouille, à moins que je ne trouve une place de caissier !... j'aime tant les grenouilles !...

Dans la salle puante où des tas d'enfants sommeillaient sur les petits lits, quelques têtes hâves, livides, aux yeux fiévreux de malades ou de précoces bandits, des ricanements éclatèrent.

La parole de Barouille, chez certains de ces pauvres êtres, avait trouvé de l'écho...

— Il est bien rigolo, celui-là, hein, Charlot ? fit Criquet.

— Je ne sais pas, dit le petit doucement, les yeux gros de sommeil.

Et sur le traversin, il laissa tomber sa tête fine et pâle.

Ce fut sa première rencontre avec Barouille.

Ils restèrent ensemble quelques jours, après quoi Barouille passa en police correctionnelle et fut envoyé dans une maison de correction.

Criquet et Charlot, presque en même temps, étaient tirés du Dépôt et confiés, vu leur jeune âge, par les soins du petit parquet, à l'hospice des Enfants-Assistés de la rue Denfert... C'était là qu'avait été abandonnée Bertine, et c'était là que venaient échouer Criquet et Charlot.

Pendant une quinzaine de jours, l'hospice les tint en observation, puis ils furent immatriculés.

Deux jours après, ils étaient placés. Charlot chez un paysan des Ardennes, et Criquet dans le Loiret-Cher.

Ils pleurèrent quand on les sépara. Ils ne voulaient pas se quitter. Ils avaient souffert ensemble. Ils s'étaient imaginés qu'ils passeraient ainsi leur vie côte à côte.

Ils entendirent qu'on disait, pendant qu'ils sanglotaient :

— Ils sont si jeunes. Ils oublieront vite !

On se trompait. Ils étaient plus vieux que leur âge. De pareilles misères développent vite l'intelligence. Ils ne devaient jamais s'oublier

DEUXIÈME PARTIE

Par les Grandes Routes

Le wagon de troisième classe qui emporta Bertine vers le Nord était bondé de nourrices. Beaucoup se connaissaient. Toutes étaient montées là, rejoignant leur pays avec les nourrissons qu'on leur avait livrés à l'hospice.

Le hasard — car c'est le hasard qui préside à ces distributions — avait fait tomber Bertine aux mains d'une jeune et belle paysanne aux larges épaules, aux hanches et aux seins fortement accusés. Elle s'appelait Joséphine Massoulet, et elle était la femme d'un maréchal-ferrant du gros village de Wattignies.

Le voyage s'effectua sans incident ; dans le trajet, un enfant du même wagon, abandonné trop faible aux soins de la mercenaire et qu'on aurait dû conserver plus longtemps à l'hospice, mourut presque subitement.

Sur ces larges figures épanouies de filles bien portantes, en dehors, très gaies, cela mit comme un voile funèbre pour tout le reste du chemin.

Ce fut ainsi que Bertine entra dans la vie.

A Wattignies, une année se passa. L'enfant fut sevrée. Joséphine avait tenu à dépasser l'époque du sevrage pour toucher la prime que l'Assistance donne aux nourrices.

Massoulet était un grand gaillard haut de six pieds et large à proportion. Une forte barbe rousse lui cachait tout le visage. Il n'y avait que son front qui n'eût point de poils. Encore était-il diminué par la rousse chevelure dont les pointes descendaient très bas et par des sourcils touffus qui remontaient très haut. Il avait vingt-huit ans. Son aspect était terrible. Dans la broussaille de sa barbe ses petits yeux luisaient comme des diamants. Il était doux comme un mouton. Et ce grand corps avait une voix tendre comme celle d'une femme.

Bertine passa chez eux les deux premières années de son existence. Les Massoulet s'étaient at-

tachés à elle. Elle était si gentille, si mignonne, qu'ils l'aimaient à l'égal de leur propre fille. Puis, ils étaient pauvres, malgré leur rude travail. Et les vingt-cinq francs qu'ils recevaient de l'administration leur venaient en aide.

Le hasard s'était montré bienfaisant lorsqu'il avait remis Bertine aux mains de ces braves gens. Pourquoi le hasard sembla-t-il s'arrêter là et voulut-il la rejeter bientôt à tous les accidents d'une vie sans affection, sans protecteur ?

Joséphine mourut en trois jours, d'une fièvre puerpérale, en accouchant d'un second enfant.

Pourtant Massoulet garda la petite auprès de lui. Elle restait à jouer sous ses yeux, dans sa boutique, pendant qu'il martelait le fer, faisant sauter autour de lui des étincelles flamboyantes.

Mais l'ennui vint au logis. Le désordre s'y mettait. Il fallait une femme pour tenir le ménage. Massoulet épousa la couturière qui ravaudait ses chaussettes.

Marie Bertoud était sèche et maigre. Un long cou et déjà le dos un peu voûté par l'incessant travail de l'aiguille. La figure, pâle et anguleuse, était éclairée par des yeux de flammes, noirs et énormes. Quand Massoulet fit sa cour, elle répliqua, sans cesser de tirer l'aiguille près de la fenêtre :

— Je veux bien être votre femme, monsieur Massoulet, mais trois enfants, c'est beaucoup. Il faudra renvoyer la petite bâtarde, ce sera bien assez de deux...

— Renvoyer Berthe ? Mais mam'selle Marie, Bertine est douce comme du velours... on n'a pas besoin de s'occuper d'elle.

Marie Bertoud se pinça les lèvres et dit froidement :

— Choisissez, monsieur Massoulet. Moi, je ne veux pas dans mon ménage d'une enfant de l'hospice. On ne sait pas d'où ça vient, voyez-vous... C'est peut-être la fille d'un voleur, c'est peut-être la fille d'un assassin...

— Ça me ferait de la peine de me séparer de Bertine.

— Alors, gardez-la. Moi, je ne vous oblige pas à m'épouser, pas vrai ?

Il ne dit mot pendant huit jours, après quoi, Marie étant revenue chez lui en journée, il aborda de nouveau la question :

— Alors, dit-il, vous ne voulez pas...

— Si... avec la condition que je vous ai faite...

— C'est bien. Ça me chagrine. Mais je ne peux pas rester sans femme. J'ai écrit à Lille, au directeur de l'agence, de me reprendre Bertine. Nous nous marierons maintenant quand vous voudrez.

Huit jours après le colosse barbu embrassait Bertine avec de grosses larmes dans les yeux. On la lui reprenait. Il déclara le départ à la mairie.

Elle fut confiée cette fois, à un cultivateur du nom de Pascal, métayer d'une pauvre ferme, la Rigolle, près de Marchienne-Campagne, toujours dans le nord.

Elle se trouva là, dans un milieu misérable, rude, au milieu de cinq autres enfants, trois garçons de Pascal, et deux filles de six à sept ans placées chez le fermier par l'agence.

Bertine avait alors trois ans passés.

A quatre ans, comme l'Assistance réduisait de vingt-cinq francs à dix francs l'allocation donnée au fermier nourricier, Pascal ne voulant pas la nourrir à rien faire, lui fit garder les oies.

Les cinq autres petits étaient durs pour elle. Les trois filles assistées couchaient dans une sorte de boîte à l'écurie, au fond de laquelle il y avait une paille.

Lorsque Bertine arrivait en retard, retenue à la ferme auprès de la ménagère par quelque occupation, les deux autres l'empêchaient de se coucher. La première fois, elle alla se plaindre à Pascal, qui gronda les petites le lendemain.

Dès lors ce fut la guerre. L'imagination des en-

fants est fe...

devint leur...

Il n'y eu...

lui déroba...

nourrir.

Un jour...

nait de for...

dans un c...

d'oies. Il y...

voisin de...

cès-verbal...

Lorsqu...

golle, Pas...

Rassuré...

s'approche...

si violents...

nez, inond...

Depuis...

loyer. Les...

saisir. Pui...

Ce fut v...

Rigolle, é...

nait sauva...

pouvait q...

L'agen...

ainsi jeté...

tre main...

Riquelet.

Elle re...

rant de fa...

pour Bert...

la pensio...

dépensait...

Bertine...

la douce...

l'enfant é...

nait sans...

morte là...

prit aven...

chercher...

pour laqu...

des colon...

L'agen...

a Lille en...

trouvés u...

virois de...

appelé Sa...

Ce fut...

Certain...

nombre,

developp...

vient diff...

the. La...

sions loc...

laisse d'a...

un plus g...

d'enfants...

atteint p...

tent pour...

quelles o...

tions fr...

lesquelle...

l'adminis...

et font n...

A de...

contrent...

qu'hostil...

rents, m...

tendance...

les petit...

par mal...

toutes le...

que l'hos...

sance

La po...

l'Assista...

sibles de...

sur l'ens...

Saint-

lage de...

fants est fertile en inventions méchantes, Bertine devint leur souffre-douleur.

Il n'y eut pas de jour où elle ne fut battue. On lui dérobait son pain, qui suffisait à peine pour la nourrir.

Un jour, pendant que l'une des deux la maintenait de force au bord d'un bois, l'autre chassait dans un champ de froment mûr son troupeau d'oies. Il y eut des dégâts. Le blé appartenait à un voisin de Pascal, qui se plaignit et fit dresser procès-verbal.

Lorsque Bertine, éplorée, revint le soir à la Rigolle, Pascal lui fit un petit signe en souriant.

Rassurée déjà, croyant qu'on lui pardonne, elle s'approche. Il la frappe de deux coups de poings si violents en plein visage que le sang jaillit du nez, inonde sa jupe, et qu'elle s'évanouit.

Depuis deux ans, le fermier ne payait pas son loyer. Les huissiers le poursuivaient. On dut le saisir. Puis il fut expulsé.

Ce fut un bonheur pour Bertine, car la vie, à la Rigolle, était pour elle insupportable. Elle devenait sauvage, farouche, fuyant le plus loin qu'elle pouvait quiconque voulait lui parler.

L'agence la remit — pauvre enfant vagabonde ainsi jetée comme une balle d'une main à une autre main — à un tisseur de Landrecies, nommé Riquet.

Elle resta chez lui jusqu'à près de 12 ans, mourant de faim. Le tisseur ne recevait que dix francs pour Bertine. Dix francs c'est un peu moins que la pension ordinaire d'un chien chez un garde. Il dépensait environ cinq francs pour la nourrir.

Bertine grandissait. Sa figure rappelait celle de la douce Liette, mais de Liette malheureuse, car l'enfant était pâle, hâve, décharnée; elle se traînait sans force dans les rues du village, elle serait morte là de privations, si Riquet, qui avait l'esprit aventureux, n'avait quitté le pays pour aller chercher fortune dans la République Argentine, pour laquelle on demandait partout, à ce moment, des colons.

L'agence reprit possession de Bertine, la garda à Lille en dépôt provisoire jusqu'à ce qu'elle eût trouvé un nourricier, et finit par l'envoyer aux environs de Maubeuge, dans un village industriel appelé Saint-Remy-Mal-Bâti.

Ce fut la dernière étape de la pauvre petite.

Certaines agences et celle de Lille étaient du nombre, ont atteint les dernières limites de leur développement. Le placement des pupilles y devient difficile, sinon impossible, on l'a vu par Berthe. La surveillance des enfants par les commissions locales, par le médecin, par le directeur, laisse d'autant plus à désirer qu'elle se divise sur un plus grand nombre de têtes. Le chiffre normal d'enfants, qui ne devrait pas dépasser un millier atteint parfois le double. De là des abus, qui restent pour la plupart inconnus, des vexations auxquelles on ne peut porter remède et des infractions fréquentes aux règlements les plus précis, lesquelles, n'arrivant pas à la connaissance de l'administration, s'érigent peu à peu en habitudes et font naître les fâcheux exemples.

À de rares exceptions près, les assistés ne rencontrent, dans les villages où ils sont en pension, qu'hostilité et mépris : hostilité de la part des parents, mépris de la part des enfants. On a une tendance à confondre dans une même réprobation les petits moralement abandonnés, dont beaucoup par malheur, sont déjà viciés par le contact de toutes les débauches parisiennes, avec les innocents que l'hospice a reçus au lendemain de leur naissance.

La population ne départage pas le service de l'Assistance tel qu'il existe, et les actes répréhensibles de quelques enfants déjà tarés retombent sur l'ensemble général de ce service.

Saint-Remy où fut envoyée Bertine, est un village de sept ou huit cents habitants à peu près.

L'enfant après avoir fait un circuit dans le département du Nord, se retrouvait là presque à son point de départ, car Wattignies n'était pas loin, — Wattignies où elle eût été bien heureuse, si Joséphine, la bonne nourrice n'était pas morte.

À Saint-Remy elle se trouva chez un ouvrier d'une fabrique de céruse, maison assez importante, qui occupait une soixantaine de personnes.

L'ouvrier s'appelait Placide. Il était marié et n'avait qu'un enfant, Julien, pauvre rachitique mal poussé, à grosse tête aux yeux rouges, au front bossué, aux lèvres énormes, toujours ouvertes et comme sanglantes. (A suivre.)



L'ACTUALITÉ

Les Chambres de tortures en Russie

LE MARTYRE D'UNE JEUNE FILLE

Une enquête de M. Vladimirov

M. Vladimirov, l'auteur des célèbres enquêtes sur Maria Spiridonova, sur les chambres de tortures de Riga et sur les exploits de Sémenovski, commandés par Mine lors de l'insurrection de Moscou, vient de communiquer à « l'Humanité », le résultat d'une autre de ses enquêtes qui faillit amener son arrestation. Tous les gens de cœur auront le cœur soulevé en lisant les détails effroyables des tortures que les odieux soutiens du tsarisme ont infligées à une jeune fille innocente pour lui arracher de faux témoignages contre son frère, contre son fiancé et contre ses camarades. Il y a longtemps que le monde civilisé a renoncé à élever la voix et à intervenir utilement auprès du gouvernement russe pour faire cesser ces atrocités. Mais il est bon, cependant, de dévoiler ces horreurs, et c'est un soulagement de cracher au visage des bourreaux tsaristes le mépris que de tels procédés inspirent à tout homme de cœur.

* * *

L'affaire de Maria Spiridonova a fait le tour du monde et a provoqué l'indignation de tous les peuples civilisés. Ce cri unanime de protestation aurait pu servir d'avertissement au gouvernement russe et le forcer à renoncer pour toujours à des procédés dignes de l'inquisition.

Il n'en est rien. Les sbires du tsar organisent de véritables chambres de tortures, inventent des appareils raffinés pour les supplices les plus effroyables. On applique la question aux malheureux pour leur arracher des aveux et on les pend après, laissant croire que les tribunaux ont rendu un verdict.

Un de ces lieux de torture fonctionne déjà depuis un an à Varsovie. Tout s'y passe clandestinement, avec l'assurance complète de pouvoir supprimer jusqu'aux moindres traces des crimes qui s'y commettent.

L'arrestation

J'ai essayé de pénétrer le mystère de ce sombre cachot, et je veux livrer au public le récit des tortures qu'y a subies une jeune fille, Mlle Rotkopf, tortures devant lesquelles pâlissent les supplices de Maria Spiridonova elle-même.

Mlle Rotkopf a dix-huit ans. Elle fut arrêtée, un soir, chez des amies, où elle se trouvait avec son frère. On l'emmena immédiatement en prison, sans même lui permettre d'aller chez elle pour prendre du linge et changer de toilette.

Mlle Rotkopf n'avait commis aucun crime; elle ne savait ni pourquoi elle avait été arrêtée, ni de quoi on l'accusait.

On l'enferma dans un cachot secret de l'Hôtel de Ville de Varsovie. Un gendarme fut mis en permanence dans sa cellule. Cette cellule, meublée d'une table et d'un tabouret, n'avait pas de lit, et

Mlle Rotkopf fut obligée de se coucher sur les dalles.

Un supplice inouï

Abattue, écrasée, elle se tenait immobile dans un coin de la cellule, n'en revenant pas de ce qui lui arrivait, quand tout à coup la voix rude du géolier la rappela à elle :

— On va te mener à la torture !... Lève-toi !...

Ces paroles tombèrent comme un coup de foudre.

La malheureuse avait souvent entendu dire que dans les prisons russes on mettait les détenus à la torture, mais elle n'avait jamais voulu le croire.

Comme un pauvre animal traqué, elle s'agitait dans sa cellule, les questions, plus angoissantes les unes que les autres, se pressaient en foule dans son esprit : « Tout ce qu'elle avait entendu était donc vrai, on allait la livrer à la torture... Mais pourquoi ? Qu'avait-elle fait ?... »

La porte s'ouvrit, un homme entra, adressa quelques mots au gendarme, et ordonna à la jeune fille de suivre son gardien. On traversa un long corridor obscur et on arriva dans une petite pièce éclairée à peine par la lumière tremblotante d'une lampe à pétrole.

— Ecoute bien !... et tu comprendras tout ! dit la voix du géolier, puis la porte se referma et la jeune fille resta seule.

Il régnait dans la pièce un silence absolu, un silence de mort. Les moments passaient, la malheureuse mourait d'angoisse. Tout à coup, dans la chambre voisine, elle entendit des voix; on parlait, et la jeune fille pouvait même comprendre tout ce qu'on disait. Parmi ces voix, elle reconnut celle de son frère... puis, il y eut le bruit d'un corps qui tombait et un cri...

Son cœur palpita. Elle comprit qu'elle se trouvait à côté d'un lieu de supplice, où, en ce moment, on torturait son frère, et qu'on la mettait à proximité pour lui faire partager l'horrible souffrance de ce frère aimé.

Les coups tombaient drus et fort; l'homme suffoquait, hurlait, et ses cris, arrachés par la laceration de la chair, remplissaient l'air. La malheureuse écoutait, prise d'une terreur indescriptible, incapable de secourir son frère, impuissante à arrêter la main des bourreaux.

Elle criait, elle suppliait, elle frappait la porte de ses poings...

Mais en vain !

Les cris cessèrent enfin; les bourreaux se reposaient, ou son frère avait cessé de vivre.

La porte de son cachot s'ouvrit, elle se précipita vers l'homme qui entra, le conjurant de lui dire ce qu'était devenu son frère, pourquoi on l'avait mis à la torture, ce qu'il avait fait ! Mais à ces supplications, il ne fut répondu que ceci :

— Si tu ne témoignes pas contre ton frère et tes amis, il en sera de toi comme de lui, tu comprendras alors ce qu'il est devenu !

On la ramena dans sa cellule, où elle passa le reste de la nuit.

Le géolier ne la quitta pas un instant.

Au matin, on lui apporta du pain et de l'eau, mais elle n'y toucha pas. Le soir venu, on la mena de nouveau dans la même chambre. Elle assista une fois encore, à la torture de son frère, puis à celle d'un autre, qui succéda à celui-ci, et qui était son fiancé.

Puis, vint la troisième nuit, et ce fut le tour de ses amies. Mais elle avait perdu le sentiment de la réalité; elle n'entendait plus rien; elle vivait comme dans un rêve épouvantable.

Les bourreaux sont à l'œuvre

Quelques temps après, un nommé Grün, (ce Grün a été exécuté, il y quelques jours, par des membres du parti révolutionnaire), organisateur des supplices, entra dans sa cellule et lui dit de faire l'aveu de tous ses crimes et de témoigner contre son frère.

Mlle Rotkopf ne savait pas ce qu'on lui demandait ; elle n'avait rien fait, son frère non plus, ni les autres personnes arrêtées avec elle.

Comme elle persistait dans ses dénégations, on la conduisit dans la chambre d'où trois nuits de suite lui étaient parvenus les cris des malheureux livrés aux bourreaux.

C'était une grande pièce qui prenait jour par deux fenêtres. Sur une table, au milieu de la pièce, étaient posés des bâtons en bois et en caoutchouc. Un jeune officier de gendarmerie, nommé Ivanov, et une dizaine d'agents de police en civil se tenaient autour de la table, le bâton à la main. Les agents s'emparèrent de la jeune fille, la jetèrent sur la table, la figure contre le bois. Deux de ses bourreaux lui tenaient les mains, deux autres les jambes. L'officier Ivanov donna un signal et le supplice commença.

Les coups tombèrent sur la tête, sur le dos, sur les jambes.

La jeune martyre ne poussa pas un seul cri.

Bientôt, elle perdit connaissance et les bourreaux la lâchèrent.

Les yeux fermés, la bouche serrée, les muscles du visage contractés et immobiles, elle ne donnait plus signe de vie.

Le bourreau en chef, Grün, lui jeta de l'eau au visage, la fit revenir à elle, et lui donna à boire. Lorsqu'elle eut repris un peu ses sens, on lui posa la même question :

— Eh bien ! maintenant raconte tout ce que tu sais de ton frère !...

— Je n'ai rien fait, rien..., fit-elle d'un mouvement des lèvres.

L'officier ordonna :

— Recommencez !...

Et le supplice recommença. Ivres de leur épouvantable besogne, les bourreaux s'acharnaient sur leur victime comme des fauves. La torture dura jusqu'au jour. Ils furent obligés de s'arrêter plusieurs fois, car à chaque instant la jeune fille perdait connaissance. On la faisait revenir à elle, on lui posait la même question et on recommençait. A la pointe du jour, transportée dans sa cellule, la malheureuse fut jetée sur les dalles.

Mlle Rotkopf subit le même supplice encore pendant trois nuits de suite. Lorsqu'on l'apportait dans la salle, les bourreaux étaient déjà prêts. L'officier Ivanov lui posait la question habituelle et, n'obtenant pas de réponse, ordonnait de recommencer. Grün et ses aides s'ingéniaient à inventer de nouvelles tortures. On lui pinçait avec les ongles les parties de son corps couvertes de plaies ; ses dents étaient cassées, ses cheveux arrachés.

La martyre n'avoue pas

Comme la martyre n'avouait toujours rien, Grüneut l'idée de lui porter des coups légers sur le ventre. A la suite de cet exercice, la victime fut prise de vomissements qui l'étouffaient, lui tordaient les entrailles. Son extrême faiblesse ne lui permettait pas de bouger la tête, son corps brûlait. A moitié morte, sans connaissance, elle ne cria pas non plus quand le chef des bourreaux, Grün, arrêta ses hommes, la fit étendre sur le plancher, leur ordonna de monter sur la table, à tour de rôle, et de sauter tout bottés sur le corps inanimé qui gisait par terre. La bouche, cracha du sang, mais resta muette.

On transporta la mourante dans sa cellule, on la mit au lit, et l'on appela le médecin de la prison. Ses yeux étaient fermés et le corps n'était plus qu'une masse enflée.

Mlle Rotkopf resta deux mois entre la vie et la mort. Le sixième mois, elle pouvait déjà faire quelques pas. Craignant les indiscretions, la police ne laissa personne voir la malheureuse jeune fille.

Il y a un témoin

Ce ne fut que six mois plus tard qu'une dame, également prisonnière politique, rencontra Mlle

Rotkopf dans une autre prison où celle-ci avait été transférée du cachot de l'hôtel-de-ville. C'est de cette dame que je tiens tout ce qui vient d'être raconté. Mlle Rotkopf parut à cette dame sous l'aspect d'une femme âgée, au visage étrangement démesuré. Les traits avaient peu de précision et paraissaient enflés. Le visage pâle était couvert de taches bleuâtres. Ses yeux éteints exprimaient une angoisse immense, une douleur infinie.

Mme X... comprit que la vie de cette femme avait été bouleversée par un grand malheur, par une souffrance surhumaine. Elle se mit à causer avec elle et apprit tout. Elle apprit pourquoi la jeune fille de 18 ans, avait l'air d'une vieille femme et de pitié tous ceux qui s'approchaient d'elle.

Mlle Rotkopf lui conta son épouvantable rêve ; elle lui dit aussi que son frère avait été fusillé sans jugement, par ordre du général Skalon.

L'affreuse aventure de cette jeune fille n'est pas connue du public russe. Le gouvernement a pris toutes les précautions pour que la presse ne soit instruite de rien. J'ai failli moi-même être arrêté, mais j'ai réussi à éviter ce danger et je suis venu en France.

J'ai voulu porter à la connaissance publique les souffrances de cette autre victime du despotisme tsariste dans l'espoir qu'une indignation unanime forcerait le gouvernement russe à abandonner des actes semblables, à livrer à la justice les bourreaux Grün et Ivanov, et à mettre en liberté Mlle Rotkopf, qui est encore détenue.

Vladimirov



De tout un peu

Soyez bons — Il est de ces petites œuvres de tous les instants que nous négligeons et qui pourraient cependant faire tant de bien.

Ce sont les prévenances, les bonnes poignées de mains, les paroles d'encouragement. Il ne faut pas beaucoup de science pour être bon, serviable, aimable...

Faites du bien à tous, quand vous le pouvez, petites bontés, douces paroles, aimables sourires, vous pouvez donner tout cela aujourd'hui. Si vous les réservez pour demain, ce serait peut-être trop tard !

Quand on n'est riche que d'argent, plus on donne de son argent moins il en reste ; tandis que lorsqu'on n'est riche que de cœur, plus on donne de son cœur, plus il en reste.

Le naturel et la simplicité, qui conviennent à tout le monde, sont un charme particulier chez une jeune fille ; plus elle sera simple dans sa toilette, dans ses manières, dans sa conversation, plus elle sera sûre de plaire. On l'a dit avec raison, le naturel appelle la confiance ; l'affectation la repousse ou la détruit.



LE SOLEIL PAUVRE

Vois-tu le soleil d'hiver,
Comme il est blanc le pauvre homme !
Comme il a l'air triste et comme
De haillons il est couvert !

Ces haillons sont fait de brume
Que met en loques l'antan.
Le vieux soleil grelottant
Dans le ciel brouillé s'enrhume.

Pendant qu'ici nous plaçons
Nos pieds dans la cheminée
Sa face parcheminée
A pour barbe des glaçons,

Nous grillons notre pantoufle
Contre le chenêt ardent,
Lui, là-haut, nous regardant,
Sur ses doigts raidis s'essouffle.

Le gel lui perce la peau ;
Son nez coule comme un cierge,
On dirait un vieux concierge,
Tiens ! il tire son chapeau.

Oh ! m'amour quelle ruine !
Lui qu'on vit incendiant
Tout le ciel, ce mendiant
Tend la main dans la bruine.

Roulant des yeux en dessous,
Il quémande, pitoyable.
Jadis il nous fut si bon diable.
Il faut lui donner deux sous.

A ce roi chassé du trône,
Pour te réchauffer un peu,
Envoie aussi fort qu'on peut,
Ton baiser comme une aumône

Jean RIBHEPIN.



Berceuse de Rêve

Sous ces bois ombreux repose en silence
Pour te caresser la fleur se balance,
Repose en silence.

C'est pour t'enchanter que viendra le soir
T'apporter sans bruit le calme et l'espoir,
Que viendra le soir.

Et tu penseras à l'heure du songe,
Que plus d'un bonheur est souvent mensonge,
A l'heure du songe,

Ton rêve béni chantera tout bas
Les spasmes divins qu'on ne connaît pas,
Chantera tout bas.

Alors tu verras les plus beaux archanges
Et tu souriras aux plus jolis anges,
Aux plus beaux archanges.

Puis, sous les palmiers et sous les fruits d'or.
Tu tendras la main pour cueillir encor
De jolis fruits d'or.

Mais, voici le jour qui finit ton rêve,
Viens donc, mon amour, la joie est si brève
Qui finit ton rêve !

Ah ! réveille-toi, nous irons tous deux,
Ta main dans ma main, sous les bois ombreux
Nous irons tous deux !

EUGÉNIE CASSANOVA.



Soir d'hiver

Il fait très froid. La bise souffle, et dans la cour.
La neige semble un beau manteau de blanche hermine.
La lune brille et la nuit pâle comme un jour
Très incertain, un jour de limbes, j'imagine.

Il fait très froid, mais dans les draps de toile fine
Vous vous cachez frileusement. L'édrédon lourd
Couvre vos pieds et sa dentelle tombe autour
Du lit profond où près de vous, las, je m'incline.

Il fait froid, vous souriez, mais en rêvant.
Que vous importe le bruit sourd que fait le vent
Et les sanglots agonisants de ma souffrance !

Et j'ai si peur de réveiller vos yeux meurtris
Qu'au fond de moi j'étouffe hélas ! d'horribles cris
De désespoir d'incertitude et de démence !

JEAN DE SERVIERES.



PENSÉES

On a raison de dire que la calomnie est un poison, voire même un poison mortel : elle fait périr, petit à petit, pour l'honnête homme à qui ce sont choses précieuses, sa réputation d'homme de bien et l'estime de ceux qui l'entourent.

Il n'y a pas de blasés — car on ne peut être blasé — il n'y a que des imbéciles à l'âme trop petite, à l'intellectualité trop mesquine, pour concevoir et admirer.



ÉDITEURS : GLASSON FRÈRES, BULLE